



**HAL**  
open science

**Barbara Glowczewski, Réveiller les esprits de la terre**  
Cyrille Harpet

► **To cite this version:**

Cyrille Harpet. Barbara Glowczewski, Réveiller les esprits de la terre. Questions de communication, 2023, 43, pp.402-404. 10.4000/questionsdecommunication.32089 . hal-04612573

**HAL Id: hal-04612573**

**<https://ehesp.hal.science/hal-04612573>**

Submitted on 14 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Barbara GLOWCZEWSKI, *Réveiller les esprits de la terre*

Paris, Éd. Dehors, 2021, 285 pages

Cyrille Harpet

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32089>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.32089](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32089)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2023

Pagination : 402-404

ISBN : 978-2-81430-502-1

ISSN : 1633-5961

Ce document vous est fourni par Ecole des hautes études en santé publique



**Référence électronique**

Cyrille Harpet, « Barbara GLOWCZEWSKI, *Réveiller les esprits de la terre* », *Questions de communication* [En ligne], 43 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 14 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32089> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32089>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

à prendre la parole en politique ? La polarisation grandissante du système politique américain éloigne la possibilité d'une position médiane. C'est ainsi que T. Frank pourrait se servir d'Antonio Gramsci et de son concept d'intellectuel organique pour expliquer le changement de légitimité au sein d'une partie de la population américaine. Penseur révolutionnaire italien, A. Gramsci propose, dans ses fameux *Cahiers de prison* (Paris, Gallimard, 1990) rédigés entre 1929 et 1935, le concept d'intellectuel organique arguant que « tout groupe social, qui naît sur le terrain originare d'une fonction essentielle dans le monde de la production économique, se crée, en même temps, de façon organique, une ou plusieurs couches d'intellectuels qui lui apportent homogénéité et conscience de sa propre fonction, non seulement dans le domaine économique, mais également dans le domaine social et politique ». Un prolongement du travail de T. Frank pourrait se trouver dans le processus d'identification des intellectuels organiques de l'ère de D. Trump ou d'une des ères appartenant aux moments populistes qu'il développe.

Le livre de T. Frank offre une perspective novatrice sur la notion de populisme dans le débat actuel. Retraçant la genèse du mouvement populiste américain, il analyse le populisme comme étant, par essence, de gauche et répondant aux aspirations populaires avec des outils rhétoriques connus, tels que l'opposition peuple/élites, symbolisée par le Nous/Eux. Son ouvrage interroge la légitimité de l'émetteur d'un message dans le « moment populiste ».

**Pierre Mourier**

Université Lumière Lyon 2, Triangle, F-69008 Lyon, France  
pierre.mourier@univ-lyon2.fr

**Barbara Glowczewski, Réveiller les esprits de la terre**  
Paris, Éd. Dehors, 2021, 285 pages

Barbara Glowczewski est une anthropologue qui consacre sa vie, scientifique et personnelle, aux communautés aborigènes d'Australie depuis près de 40 ans. L'ouvrage *Réveiller les esprits de la terre* est un récit de retour d'expériences et de synthèse d'un itinéraire insolite au cœur de la pensée sauvage, pour reprendre une formule chère à l'anthropologue Claude Lévi-Strauss. S'intéressant à la cosmogonie des peuples autochtones, à leur système de parenté, à leurs rites et pratiques culturelles et culturelles, l'autrice s'inscrit aussi dans un plaidoyer pour la reconnaissance de leurs droits. Entre une connaissance précise fondée sur son immersion parmi les Warlpiri et d'autres communautés des

terres d'Australie, et le constat des désastres subis sur les plans politique, socio-économique et écologique, il s'agit d'un ouvrage impliqué et engagé.

L'autrice retrace son itinéraire intellectuel riche d'une multitude de rencontres, autant du côté des penseurs occidentaux qui l'ont inspirée (Félix Guattari, Gilles Deleuze, Gabriel Tarde, Michel de Certeau, Gilbert Simondon, Philippe Descola), que du côté des penseurs des peuples premiers qui l'ont guidée à travers les esprits de la terre. Sous la forme d'une pensée en réseau, pour ne pas dire en rhizomes, B. Glowczewski retisse ainsi les mailles qui constituent une pensée complexe des cultures liées entre elles par des itinéraires de rêves, des cartes mentales et des territoires existentiels collectifs. À l'occasion de sa thèse en anthropologie, *Le Rêve et la Terre. Rapport à l'espace et au temps des Warlpiri du désert central australien* (1981, Paris Jussieu), elle avait exploré ce que F. Guattari allait nommer des cartographies schizoanalytiques, au sens de récits et de chants de sites sacrés avec lesquels le peuple des Warlpiri noue des relations de parenté. Un point de lecture fondamental intéressant est celui de leur vision du temps, ni linéaire ni circulaire dans la pensée aborigène, mais orientée selon ce que l'autrice traduira par « actuel » (*kankalu*, le dessus) et « virtuel » (*kanunju*, dessous). Et cette partition du temps entre monde présent du dessus et monde virtuel du dessous, de la mémoire, des rêves et des matières (ou des songes) est le fameux *dreamtime* bien connu des amateurs de récits exotiques, mais qui, en fait, est un espace-temps multiple. Ces passages invitent presque à relire Gaston Bachelard dans la partie de son œuvre où toute matière trouve ses formes d'expression dans les rêveries, et où tout rêve naît des aspirations à la matière. Dans l'ouvrage de B. Glowczewski, il manque cette partie d'onirisme de la matière (le feu, la terre, l'eau, l'air) alors que la terre (au sens global) est bien traduite dans la cosmogonie aborigène comme « ma chair ». Mais les pages approfondissant le jeu de miroir entre l'imaginaire et le réel comme deux faces juxtaposées (p. 42-49) sur la ligne des itinéraires nomades et des voyages en rêves donnent bien la teneur de l'identification totémique d'un humain avec un lieu et une parenté. En projetant ces relations de parentés virtuelles dans la sphère terrestre concrète des lieux (dit l'actuel), les peuples premiers appliquent une écologie (une sagesse écologique) où une écologie de l'esprit (mentale) est indissociable d'une écologie environnementale et sociale.

L'écologie sociale et culturelle se retrouve alors du côté des liens entre humains d'une même

communauté, mais aussi de diverses communautés, pour refonder des alliances, retisser des solidarités. Il a été question des liens « non-humains » avec les êtres vivants, animaux et végétaux, et non-vivants, tels que terre, eau, air, feu, forces telluriques, collines, roches, cascades, pluies, nuages, arc-en-ciel, étoiles et voie lactée. Le tout était abordé sous l'angle d'une cosmogonie des rêves totémiques australiens (des images-forces qui s'actualisent dans des lieux, dans des chants, des rites) alors qu'il s'agit d'un fait culturel qui ne rompt pas avec l'idée de nature. Nous sortons du chiasme occidental qui se fonde sur cette rupture culture/nature occidentale classique. En cela, la lecture anthropologique qu'en donne l'autrice revient sur l'ouvrage majeur de Philippe Descola (*Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2021), pour en contester le maintien d'un dualisme nature/culture. Et nous comprenons mieux les apports des travaux du philosophe Gilles Deleuze et du psychanalyste F. Guattari (*Écrits pour l'Anti-Œdipe*, Paris, Ligne et manifeste, 2004 ; *Chaosmose*, Paris, Éd. Gallée, 1992 ; *Qu'est-ce que l'écophilosophie ?*, Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, Nouvelles éditions Lignes, 2013) dans leur tentative de refonder une écophilosophie. B. Glowczewski puise dans leurs ouvrages les concepts utiles pour sortir de l'anthropocentrisme voire de l'anthropocène.

Au-delà de la compréhension d'une société, à travers les arcanes d'un système de parenté complexe, d'un totémisme ancré dans la mémoire de la terre native, c'est un message fort qui est adressé aux lecteurs. Les peuples dits autochtones, aborigènes, premiers, primitifs ou racines sont les victimes d'ethnocides. La non-reconnaissance de leur statut, de leur culture, de leurs droits, est renforcée par une appropriation des terres, la dévastation écologique et l'épuisement des ressources de survie. Le livre explore toutes ces formes de discriminations raciales et ethniques qui, historiquement, puisent dans un processus esclavagiste, mais aussi de négation de pensées autres, alternatives à celles portées par les peuples de l'Occident. Et de démontrer l'actualité de ces négationnismes en diverses contrées. Le propos est radical, certes, mais fondé sur une relecture critique des schémas de pensée qui ont gouverné et gouvernent encore les cultures de la modernité. Nous parcourons en 5 grandes parties une pensée en réseaux qui procède par glissements successifs dans l'espace, dans le temps, et dans l'entrelacs des esprits de la terre.

Du plateau de Millevaches en France à l'outback australien, de la Guyane au Mexique, de l'île de Palm à la Polynésie française, de la Montagne limousine à

Notre-Dame-des-Landes, il est toujours question des relations qui unissent les humains à leurs terres, à leurs langues, aux esprits des lieux (Glissements, p. 29). Il en va d'abord d'une reprise des formes élémentaires de la parenté au sein des communautés autochtones d'Australie. Non plus sous l'angle de la lecture classique d'un Durkheim qui est une vision dualiste (corps/esprit, matière/pensée), mais à l'aune d'une pensée réticulaire. B. Glowczewski explique comment les peuples aborigènes ont élaboré un système totémique sous forme d'un rhizome. L'image est signifiante puisque les racines s'étendent et se démultiplient dans le sol en réseaux, de la même manière que les parentés se relient entre elles en continuité avec les éléments des lieux de vie. Et ce lien à la terre, qui est au fondement même du titre de cet ouvrage, est sondé à travers les sagesses ancestrales, les visions cosmologiques des peuples premiers, en suivant la pensée rhizomatique de Gilles Deleuze et F. Guattari.

Et l'autrice de poursuivre sur les formes de déracinement, souvent subi, sur les souffrances dues aux changements de lieux de vie (la solastalgie contemporaine, analysée par Glenn Albrecht ; chapitre II, « Terrains mouvants en Australie »). Il pourrait y avoir une désolation face aux multiples injustices et exploitations que connaissent les divers peuples autochtones dans la reconnaissance de leurs droits et de la protection des milieux de vie. Les actes de résistance des activistes de Guyane face au désastre de l'économie de l'orpaillage clandestin (p. 133, l'or et les esprits de la forêt), les mouvements sociaux (Black Lives Matter, Yezidis d'Irak, des Droits de la Terre en Bolivie, en Équateur) pour reconnaître ces droits des humains et des milieux sont autant de stratégies collectives plurielles, voire pluriverselles (Arturo Escobar). Et il s'agit toujours de luttes des minorités face à l'État (son administration, ses procédures, ses actions de répression) ou en l'absence d'État (dépassé par des monopoles économiques et financiers quand ce n'est pas par des réseaux mafieux). Le combat des zadistes de Notre-Dame-des-Landes de 2009 à 2018 souligne l'activisme local en France, mobilisant à la fois habitants, exploitants, universitaires, militants au nom des mêmes motifs que sont ceux des droits d'une terre en commun, de droits à des baux d'usages et d'expérimentations foncières d'autres modes d'habiter les terres.

L'ouvrage est maillé de récits de vie, de renvois à des publications et références scientifiques, de l'autrice et d'autres auteurs, veillant à y inscrire des documents d'actualité issus de blogs, de conférences,

de séminaires, de reportages, de communications. Le propos est parfois difficile à suivre, par un découpage alternant ces sources plurielles et par des développements inspirés d'auteurs moins faciles d'accès. Mais, disons-le, c'est un livre réticulé, tissant les liens entre pensées et expériences humaines, construites dans la multitude des terrains et des rencontres. Mais aussi un livre dans lequel le totémisme devient « machine de guerre » face à l'état (p. 30, p. 70, *Le Totémisme contre l'État*), au cœur des luttes et résistances des communautés autochtones. Et sans se départir des polémiques et débats actuels sur le modèle de société dominant. Quel avenir pour les minorités face à des projets promus par une économie néolibérale ? Forages miniers, déforestation intensive, extractivisme d'énergies fossiles, grands barrages s'imposent dans une logique dite de développement, alors que les effets collatéraux relèvent du « climaticide », de « l'écocide », voire de « l'omnicide » (p. 207, chapitre iv, « À la recherche des esprits de la terre »). Quelles places pour les initiatives alternatives, les innovations sociales et d'organisation (une démocratie directe en temps réel) ? Et donc quel avenir pour une humanité qui a semble-t-il perdu les lignes des réseaux de solidarités et d'alliances entre humains et avec les non-humains ?

**Cyrille Harpet**

*Université de Rennes, EHESP, Arènes,  
F-35000 Rennes, France  
cyrille.harpet@ehesp.fr*

**Pierre KARILA-COHEN, *Monsieur le Préfet***

Ceyzérieu, Éd. Champ Vallon, coll. Époques, 2021, 368 pages

Il y a un mystère de l'incarnation, qui ne se limite pas au seul champ du religieux, mais englobe tout le Sacré, et donc le Pouvoir, en tant que principe et en tant qu'institution. La forme du pouvoir va de pair avec sa nature, visible et invisible, tel qu'a pu l'analyser en son temps Ernst Kantorowicz en se penchant sur le(s) corps du roi... C'est en partant de cette dialectique que Pierre Karila-Cohen, professeur d'histoire contemporaine à l'université Rennes 2, interroge, dans un ouvrage riche, issu de son habilitation à diriger des recherches, la figure du préfet au XIX<sup>e</sup> siècle. Création de l'an VIII du calendrier républicain, le préfet est d'abord et avant tout figure d'autorité dans un siècle où l'autorité fut régulièrement remise en cause par les révoltes, émeutes, révolutions et autres communes. Issu de ces « masses de granit » par lesquelles le premier consul Napoléon voulait en l'an VIII enraceriner la République, le préfet est censé incarner cette autorité, non pas comme

un « empereur au petit pied », mais bien comme le visage idéalement souriant d'une république anonyme. Cela passe toutefois par un travail d'élaboration, l'autorité républicaine n'étant ni un héritage ni un décalque de l'autorité monarchique (même si, comme le montre l'auteur, certaines pratiques d'ancien régime, telles les « joyeuses entrées » des princes dans les villes, trouvent des échos au XIX<sup>e</sup> siècle). C'est ce que montre cet ouvrage passionnant, qui analyse, à l'aune d'une communication politique avant l'heure englobant l'individu et sa fonction, la construction de l'autorité préfectorale au long d'un XIX<sup>e</sup> siècle scandé par les changements de régime et qui voit passer, non sans certains chaos, monarchie, empire et république. À cet égard, l'auteur s'avère déjà novateur, rompant avec la tradition des études par régime politique, pour proposer une enquête diachronique, qui s'intéresse autant aux individus et aux rituels qu'aux structures. P. Karila-Cohen appuie sa démonstration sur une masse respectable de fonds, tirés des archives nationales et départementales, enquêtes, rapports et correspondances administratives, ainsi que de sources publiées, récits et mémoires d'acteurs du temps. Avec un sens de la formule et de la synthèse qui fait mouche, il entraîne son lecteur dans une réflexion qui chemine entre histoire de l'État, histoire des sensibilités et anthropologie de l'État.

L'autorité et son incarnation sont analysées au prisme de quelques grands concepts intégrateurs, importés des sciences sociales : le « rôle » d'un pouvoir mis en scène de manière quasi permanente, la « représentation » en tant que technique de « gouvernementalité » foucauldienne, le « charisme » webérien enfin. Solidement armé, l'auteur peut donc s'engager dans une histoire au long cours, qui observe le « corps » préfectoral sur le plan physique dans sa matérialité – l'homme de pouvoir, en uniforme, dans sa préfecture, voire dans son couple – comme dans sa fonction, avec cette idée d'une communauté qui naît – le corps préfectoral au sens institutionnel du terme – en même temps que l'autorité qu'elle incarne. Observant les carrières, les postes et leur hiérarchie – explicite et implicite, P. Karila-Cohen en propose une lecture subtile, étayée par les rapports faits sur divers préfets, qui trace, au passage, le portrait du bon préfet.

Qu'est-ce alors qu'être préfet ? Le verbe « être » trouve toute son importance tant l'auteur s'attache à montrer combien le corps préfectoral a fait l'objet d'un intense travail de sélection de la part des gouvernements, qui confine même à une forme d'eugénisme administratif. Être préfet exige donc certaines compétences et qualités, quelques richesses, mais plus encore une « magistrature énergique » (p. 114), qui passe par